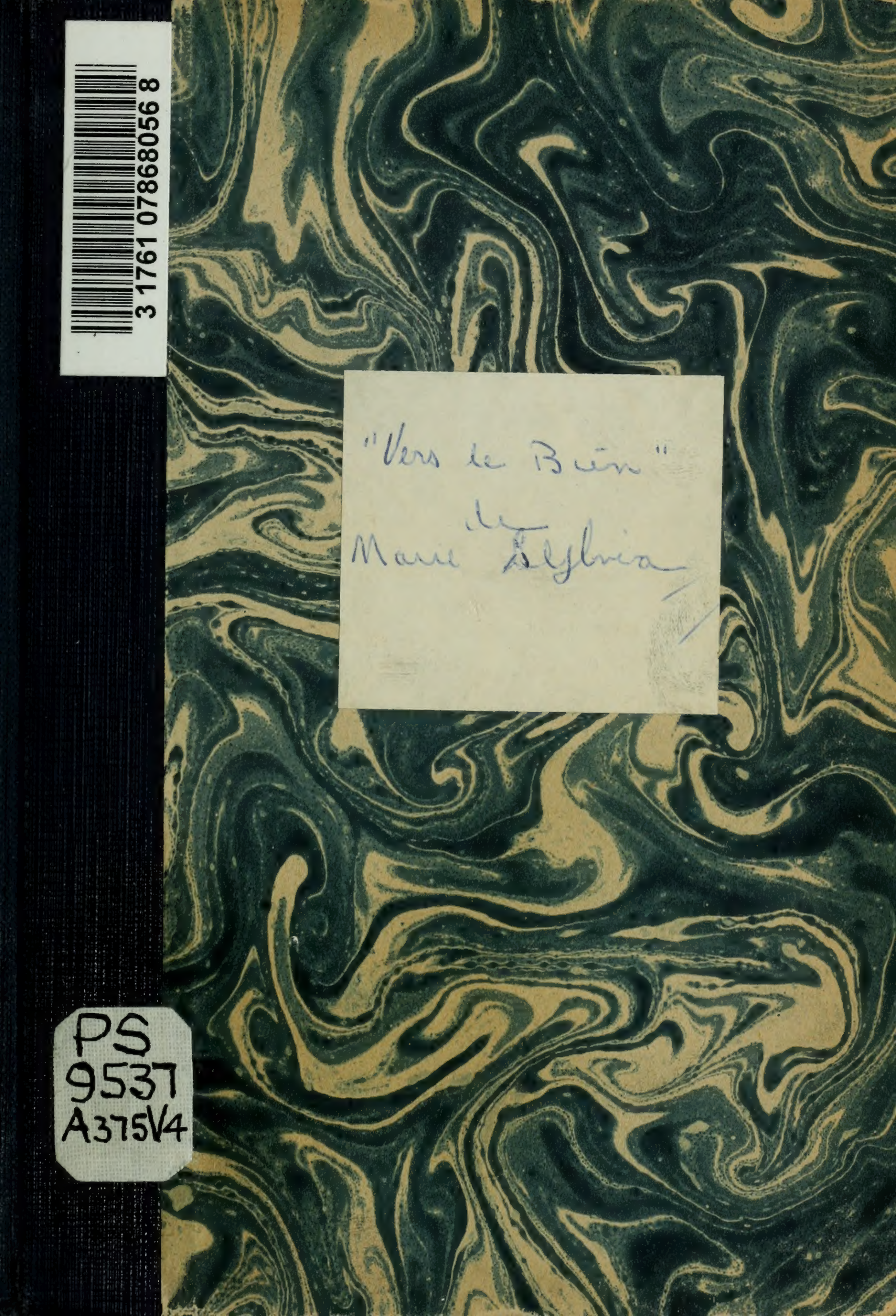

"Vers le Bien"
de
Marie Sylvia
3 1761 07868056 8
PS
9537
A375V4

5

Avec les compliments de
l'auteur, et remerciements
pour le dévouement à
La Revue Jeanne d'Arc

3 nov. 1915

f. Marie Thomas d'Aquin

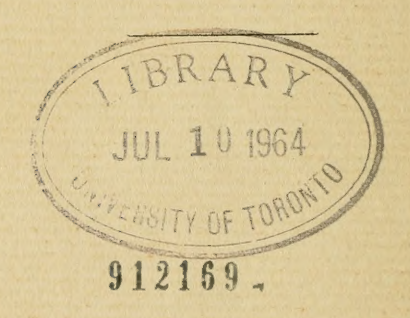
Miss Mary A. Mouel.
Montreal.

5 —

"VERS LE BIEN"

PAR

MARIE SYLVIA


LIBRARY
JUL 10 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

Préface

Ce livre est dédié à mon père et à ma mère en témoignage de ma reconnaissance et à toutes les jeunes filles en témoignage de mon dévouement.

Puisse-t-il réaliser son but et porter quelques âmes vers le bien.

C'est mon seul désir et ce serait ma seule récompense.

MARIE SYLVIA.

Ottawa, 22 *juillet* 1916.

Fin d'automne

Le vent gémit au fond des bois,
Loin, bien loin sont les hirondelles,
Plus de fleurs, parures si belles,
Plus de chants, la terre est sans voix.

Mais pour celui qui sait goûter
Le poème de la nature,
Il est une voix qui murmure
Et toujours se fait écouter.

"Au revoir. Songez qu'ici-bas
"Tout meurt, tout souffre et tout s'efface ;
"Le bien seul laisse quelque trace
"Et survit au cruel trépas."

Le vent gémit au fond des bois,
Loin, bien loin sont les hirondelles,
Plus de fleurs, parures si belles,
Mais j'ai compris, Seigneur, ta voix.

15 octobre 1914.

Trois roses

Pontife regretté dont la voix inspirée,
Appelant à Jésus les tout petits enfants,
Fit de leurs coeurs si purs des ciboires vivants,
C'est toi que je choisis pour rose immaculée.

Ma rose rouge, hélas ! c'est la terre de France,
Teinte du sang vermeil de ses enfants martyrs.
Pitié, pitié, mon Dieu ! Voyez nos repentirs,
Apaisez nos douleurs, hâtez la délivrance.

Courage, ils vont venir, ô ma chère patrie,
Ces jours de paix, de foi, de bonheur glorieux ;
Et tu les devras tous à la Reine des Cieux,
Que je salue ici ma rose d'or, Marie !

25 octobre 1914.

Le rêve de Sainte Cécile

D'après le tableau de E. Azambre.

La nuit se déployait sur la Ville Eternelle ;
Des feux du firmament la première étincelle
Avait brillé déjà. Les orangers en fleurs
Sous la brise de mai prodiguaient leurs senteurs.

Cécile reposait. La jeune patricienne
Avait durant le jour de son nom de chrétienne
Bien mérité la gloire et rempli le devoir.
Elle avait sur ses pas semé partout l'espoir,
Adouci le malheur, soulagé la misère,
Affermi dans la foi l'âme de plus d'un frère.
Et maintenant, sous la tenture au fond vermeil,
Tandis qu'elle goûtait le paisible sommeil,
En son esprit flottaient les visions du rêve.
Oh ! c'est si doux de faire un instant quelque trêve
Avec les duretés de ce monde cruel !
De s'ouvrir en soi-même un petit coin de ciel !

Le rêve de Cécile, ardent jusqu'au délire,
Lui faisait savourer la gloire du martyre.
Elle voyait couler goutte à goutte son sang
Pour le Seigneur Jésus ; puis le cortège blanc
Des Vierges qui partout suivent l'Agneau mystique
S'avançait en chantant son éternel cantique.

Cécile allait voler vers ses nouvelles soeurs,
Leur parler. . . Mais soudain des accords enchanteurs
Résonnèrent très doux ; puis une mélodie,
Ou plutôt un écho de céleste harmonie,
Vint rappeler la Vierge à la réalité.
Par quel doigt merveilleux l'orgue était-il frappé ?
Les notes ruisselaient, palpitantes, sonores,
Comme des perles d'or tombant de mille amphores.
Puis les accents joyeux s'apaisaient lentement ;
C'était un bruit confus, le murmure du vent,
Le soupir du malheur, l'angoisse de la plainte,
Le Fiat plein d'amour d'une âme déjà sainte,
Et de nouveau l'ardeur, le triomphe, l'espoir,
L'aurore d'un beau jour après un triste soir.

Cécile ouvrit les yeux. O touchante merveille !
Cet artiste divin qui charmait son oreille,
C'était son doux ami, son fidèle soutien,
Son frère en cet exil, son cher Ange Gardien !

Il sourit à la Vierge, et déployant ses ailes :
"Plus tard, murmura-t-il, aux fêtes éternelles !"
En sons mélodieux l'orgue vibrait encor,
Mais l'ange disparut dans un nuage d'or.

O Cécile, en nos coeurs répandez l'harmonie
Et faites que parfois, au cours de cette vie,
Endormis ou veillant, nous ayons le bonheur
De sentir près de nous un ange du Seigneur !

Ste Cécile 1909.

Partie au ciel

A la douce mémoire de Mlle Antoinette Lachance, rappelée à Dieu le 28 octobre 1914.

Si tôt, si tôt finir ton séjour sur la terre !
Quitter ce bon foyer, ce père, cette mère,
Ces frères et ces soeurs qui tous te chérissaient.
Hélas ! Dieu l'a voulu ! Cette volonté sainte
Il nous faut l'adorer, sans murmure, sans plainte,
En tout ce qu'elle fait.

Oh ! dis, que deviens-tu dans la cité bénie ?
Entoures-tu de lys le trône de Marie ?
Répands-tu des parfums sous les lambris divins ?
Jouis-tu simplement des douceurs de l'extase,
Brûlante de ce feu dont le Seigneur embrase
Les heureux Séraphins ?

Viens-tu nous visiter à l'heure où les étoiles
S'allument tour à tour parmi de sombres voiles,
Et parsèment l'azur d'étincelantes fleurs ?
Laissant pour un instant les voûtes éternelles,
Viens-tu nous caresser de tes deux blanches ailes
Pour mieux sécher nos pleurs ?

Si court fut ton exil, belle fut ton histoire.
Toujours nous garderons la fidèle mémoire
De ton esprit brillant, de ton amour pour Dieu,
De ton art délicat de toucher et de plaire,
Et de ces doux mercis qu'à ton heure dernière
Tu laissais comme adieu.

Sois notre ange gardien, protège-nous sans cesse ;
A nos coeurs désolés donne force et tendresse,
Fais-nous parfois goûter un peu de ton bonheur.
Maintenant que tu vois le vrai côté des choses,
Fais-nous aimer l'épine et redouter les roses,
Amie, enfant et soeur.

28 novembre 1914.

A Marie Immaculée

O lys étincelant de la triste vallée
Où tombent tant de pleurs, où germe tant de mal,
Le ciel n'est pas plus pur que ton front virginal,
Immaculée.

Comme monte en l'azur la légère nuée,
Et de l'astre du jour jaillit le rayon d'or,
Ton âme vers son Dieu prenait un doux essor,
Immaculée.

Toi seule du péché ne fus jamais souillée,
Et toi seule ignoras le funeste penchant
Que subit tôt ou tard le coeur de l'innocent,
Immaculée.

Pourtant par la douleur tu fus aussi brisée.
Le jour vint où debout, près de la sainte Croix
Il te fallut rester, immobile et sans voix,
Immaculée.

A tous les malheureux dont l'âme est accablée,
A tous, juste ou pécheur, froid tyran ou martyr,
Que ton charme en ce jour se fasse donc sentir,
Immaculée.

Et sur la pauvre fleur tout près d'être fanée,
Où vont mourir l'amour, l'espérance et la foi,
Jette un regard, beau lys, et rends-la comme toi
Immaculée.

8 décembre 1914.



Au pied de la Crèche

Près de la Crèche où tu reposes
Nous t'adorons à deux genoux,
O toi, l'auteur de toutes choses,
Fait enfant pour venir à nous.

Nous ne saurons jamais comprendre
L'immensité de ton amour ;
Nous voulons du moins te le rendre,
T'aimer plus encor chaque jour.

En ton Coeur est la bonté même,
O cher petit Emmanuel.
Donne-nous le bonheur suprême
Dont nous rêvons tous à Noël.

Donne la paix tant désirée
A nos frères de l'univers,
Accorde une excellente année
A tous ceux qui liront ces vers.

Calme, guéris toute souffrance,
Souris à tous, Enfant divin,
Et ranime notre espérance
D'aller au ciel t'aimer sans fin.

25 décembre 1914.

Or, Encens et Myrrhe

Petit enfant venu pour les brebis perdues,
En ce jour où des Rois forment ta sainte cour,
Je ne puis m'empêcher de songer à l'amour
Que te ravit le monde aux sources corrompues.

Je songe à cet or pur d'un coeur de jeune fille,
Où tu mis la bonté, la beauté, la douceur ;
Séduit par les attraits du plaisir séducteur,
Il poursuit ce qui ment, pourvu que cela brille.

Je songe à cet encens des flatteuses paroles,
Des rêves vaniteux, du triomphe inconstant ;
Loin de monter au ciel en nuage odorant
Il se perd dans la nuit des souvenirs frivoles.

Pour tous, nous le savons, la myrrhe est préparée ;
Jeune encor ou vieillard, un jour sur ton chemin
Tu trouveras la mort et de sa froide main
Elle te conduira vers la tombe creusée.

Ah ! si tu veux alors recevoir la sentence
Qui te fera goûter le bonheur des élus,
Dépose chaque jour dans le Coeur de Jésus
Les présents des Saints Rois : Prière, amour, souffrance.

6 janvier 1915.

La Revue Jeanne d'Arc

A l'automne dernier naquit une Revue
Portant de Jeanne d'Arc et l'image et le nom.
Quel serait son destin ? Quel accueil ferait-on
A ce fragile essai de nouvelle venue ?
Et pour symboliser sa fortune indécise,
Elle avait mis sa robe grise.

On eut le bon esprit, le bon coeur de sourire
Et même d'applaudir au modeste journal ;
On comprit qu'il voulait s'éloigner de tout mal,
Aimer le beau, le bien et simplement le dire.
Fière de l'espérance à sa carrière offerte,
Vite elle mit sa robe verte.

Ce fut Noël. Partout cette fête bénie
Mit des propos joyeux, des rires, du bonheur ;
La terre célébrait son Divin Rédempteur
Né tout petit enfant de la Vierge Marie.
Et pour fêter Jésus qui vers l'humble se penche
La robe verte devint blanche.

Aujourd'hui, chers lecteurs, la petite Revue
Se pare d'un bijou. . .cela semble mondain ?
Mais non. En s'honorant du sceau dominicain
Elle s'oblige à mieux, la nouvelle venue.
Puisse-t-elle à son tour, par la Croix, le Rosaire,
Louer, prêcher, bénir. . .et plaire.

23 janvier 1915.



Fraternité

Je suis ton frère en Dieu ; sur le mont du Calvaire
Le Sang de Jésus-Christ pour nous tous a coulé ;
Mais si tu vis le jour plus loin que la frontière
Par moi, ton ennemi, tu peux être immolé.

Je suis ton frère en Dieu ; dans la même contrée,
Sous le même beau ciel nous sommes réunis ;
Mais des mots différents traduisent ta pensée ;
Au lieu de mon amour, à toi tout mon mépris.

Je suis ton frère en Dieu, mais si l'antipathie
Me sépare de toi, je ne te connais pas ;
A toi mon froid regard et ma parole aigrie,
Mon sourire moqueur à tes moindres faux pas.

Je suis ton frère en Dieu, mais si la Providence
Met sur tes pas le bien que je voulais pour moi,
M'inspirant de justice et de sage prudence,
Frère par le seul nom, j'agirai contre toi.

* * *

Homme, c'est là ta voix. . . Et le Père céleste
N'achève même pas l'humble roseau froissé.
Il panse de ses mains la blessure qui reste
Quand le souffle du mal sur une âme a passé.

Il laisse le troupeau pour la brebis perdue
Et quand il l'a trouvée il la prend sur son coeur.
A tous les malheureux il ménage, tendue,
La planche du salut, la main du bienfaiteur.

Il pardonne sans fin la pauvre âme qui tombe
Et n'attend qu'un regret, un mot de repentir ;
Il promet à l'aveu le secret de la tombe,
Comme s'il ne voulait qu'oublier et bénir.

Hommes, qui goûtez tous la divine clémence,
Soyez frères, vivez pour le bonheur d'autrui ;
Réservez-vous l'honneur non pas de la vengeance
Mais d'être toujours bons. . . demain plus qu'aujourd'hui.

Epargnez donc le sang et du corps et de l'âme,
Et que tous ces grands mots : race, langue, parti,
Tout en restant sacrés se changent à la flamme
De l'amour fraternel en ce doux nom : Ami.

23 février 1915.



Une prière en la fête de St Thomas

Si je pouvais te voir dans la sainte lumière
Et mesurer ta gloire, ô bienheureux Thomas,
Angélique Docteur, toi qui si bien parlas
De toute vérité, de tout divin mystère !

Et si Dieu me disait : "De ces vertus bénies
Que tu vois resplendir en mon grand serviteur,
Laquelle voudrais-tu posséder en ton coeur
Comme gage certain de grâces infinies ?

"Veux-tu sa pureté, lys dont le blanc calice
"Resta droit sur sa tige et tourné vers le ciel,
"Exhalant pour moi seul au pied du saint autel
"Ces parfums précieux : amour et sacrifice ?

"Veux-tu de son esprit la vaste intelligence,
"Rayon qui s'échappa de ma divinité
"Et fit à ses regards briller la vérité
"Comme l'astre du jour dore la mer immense ?

"Veux-tu l'ardente foi qui près du Tabernacle
"Et près du crucifix l'amenait tous les jours
"Demander le savoir et le divin secours
"Qui firent de son oeuvre un merveilleux oracle ?"

Je répondrais à Dieu : "Seigneur, ce que j'envie
"Plus que la pureté de St-Thomas d'Aquin,
"Plus que l'humilité du grand Dominicain
"Et les fruits immortels de son brillant génie,

"C'est son amour pour vous, cet amour saint, immense,
"Qui remet le péché, rend humble, pur et fort,
"Qui nous unit à Vous, à la vie, à la mort,
"Et nous fait désirer Vous seul pour récompense.

"Donnez, Seigneur, donnez à toute âme fidèle
"Qui célèbre en ce jour l'illustre St Thomas
"Et veut aller à Vous en marchant sus ses pas,
"L'amour, gage béni de la vie éternelle."

7 mars 1915.



Pour les orphelins

A Madame W. H. McA.,
Ottawa.

Quoi ! cette grande dame a fait la mendiante ?
—Mais oui ! Le 17 mars on la voit, souriante,
De tiges de shamrock faire une ample moisson,
Accoster les passants et, de son air si bon,
Leur dire simplement, comme la bouquetière
Qui vous offre une fleur pour votre boutonnière :
"Voulez-vous un shamrock ? C'est pour les orphelins !"
Ah ! qui donc oserait refuser à ces mains
Qui se tendent vers nous au nom de la misère,
L'aumône, fille et soeur de l'ardente prière ?
Pourtant il en fut un. Quand il vit approcher
La dame et son shamrock, il se mit à marcher,
Et comme s'il eût craint d'encourager le vice :
"Allez, allez, dit-il, aux fils de St Patrice !
"Je ne suis pas l'un d'eux !" Mais elle, avec douceur :
—"Vous êtes catholique et vous avez bon coeur !

"Donnez, donnez, Monsieur, petite pièce blanche ;
"Dix sous ! rien que dix sous !" Et déjà sur la manche
Du riche promeneur un shamrock s'attachait.
Et lui, meilleur au fond qu'il ne le paraissait,
Sourit sans dire mot et chercha son offrande,
Un dollar, qu'il tendit à l'heureuse marchande.
"Merci, merci, Monsieur !" Il partit enchanté
Et sentit qu'à tout frère on doit la charité.

17 mars 1915.



Les oiseaux envolés

A nos pensionnaires en vacances.

Des treize oiseaux charmants qui forment la volière
Neuf se sont envolés vers le nid paternel.
Laissant pour quelques jours la cage hospitalière
Vite ils ont déployé leurs ailes sous le ciel.

Partis, nos gais pinsons ; parti notre oiseau-mouche,
Voltigeant, bourdonnant, comme de fleur en fleur,
Partis, nos oiseaux bleus, notre moineau farouche,
Notre blanche colombe et notre oiseau parleur.

Il nous reste un bec-fin et quelques tourterelles,
Mais le petit Foyer qui longtemps s'égaya
De tant de gais babils et de bruissements d'ailes,
Ne peut avoir, sans eux, qu'un triste Alleluia.

Revenez, revenez, troupe aimable et légère,
Vous en qui Dieu se plut à répandre ses dons,
Vous qui devez tenir du ciel et de la terre,
Anges par vos vertus, oiseaux par vos chansons.

Pâques, 4 avril 1915.

Les premières fleurs du printemps

Dieu mit en vous, petites fleurs,
Comme un reflet de son sourire,
Pour qu'en réponse à nos douleurs
Doucement vous veniez nous dire :

"Ne crains pas, Dieu me fit pour toi ;
"Il est caché dans mon calice ;
"Reprends courage et cueille-moi,
"Je console du sacrifice.

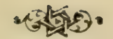
"Ici-bas la peine est d'un jour
"Comme la gloire et la jeunesse ;
"Au ciel, c'est l'éternel amour,
"C'est le bonheur et l'allégresse.

"Bien loin s'en vont tous les hivers
"Dans la nature et dans les âmes ;
"Le soleil rend à l'univers
"Ses gais rayons, ses vives flammes,

"Et toujours renaît à l'espoir
"Le coeur abattu par l'orage ;
"S'il est guidé par le devoir
"Il ne saurait faire naufrage."

Petites fleurs, gages si doux
Des soins, des bontés infinies
Et de l'amour de Dieu pour nous,
Petites fleurs, soyez bénies.

15 avril 1915.



Blessés

Ils sont là-bas, gisant sur le champ de bataille,
Pâles, les yeux fixés sur l'ange de la Mort
Qui s'en vient doucement, à travers la mitraille,
Recueillir leur esprit pour le Dieu juste et fort.

Ils sont tombés, donnant à la mère-patrie
La fleur de leur jeunesse et les flots de leur sang ;
Ils sont tombés, ils vont mourir. . . Terre bénie,
Tu garderas du moins ton honneur et ton rang !

Louange à vous, blessés et morts, noble cohorte
De vaillants, de héros, de martyrs glorieux ;
Nous ignorons vos noms, votre histoire, qu'importe ?
Le Dieu qui les connaît vous reçoit dans les cieux.

* * *

Ils sont partout, nombreux, les blessés de la vie.
En voici cheminant dans les sentiers en fleurs ;
Il semble que pour eux tout chante et tout sourie,
Mais seuls dans le secret, ils versent bien des pleurs.

Pour d'autres les sentiers ne sont faits que d'épines.
De malheur en malheur, comme des méprisés,
Ils vont, se demandant quelles faveurs divines
Seront un jour le prix de leurs rêves brisés.

Certains, compromettant le salut de leur âme,
Se disent les heureux, les adroits et les forts ;
Comme le papillon ils caressent la flamme ;
Pauvres blessés, demain peut-être ils seront morts !

Il en est que poursuit une vision pure
Toute de charité, d'ardeur, de dévouement.
Hélas ! Ils ont aussi leur profonde blessure,
Et pour faire le bien souffrent cruellement.

O Dieu, des coeurs blessés entends la plainte immense !
Donne-leur plus de grâce, et de force, et d'amour,
Donne aux uns le pardon, aux autres l'espérance,
A tous le ciel, où nous voulons te voir un jour.

Ascension, 13 mai 1915.



Hymne à Jeanne d'Arc

Les yeux toujours fixés sur la noble bannière
Que tu sus maintenir au chemin de l'honneur,
Nous espérons en toi, sainte et douce guerrière,
O Jeanne d'Arc, Ange libérateur.

"En avant ! disais-tu, c'est Dieu qui fait ma route,
"Et ce messire Dieu je veux premier servir !"
En marchant sur tes pas nous n'avons aucun doute
De vaillamment travailler et souffrir.

Comme une grande soeur qui doucement s'incline
Vers les petits enfants du foyer paternel,
O Jeanne, tu viendras, messagère divine,
Nous secourir et nous montrer le ciel.

Et puis quand nous serons au pied de ton image
Pour nommer à genoux nos frères malheureux,
Tous nos pauvres soldats, victimes du carnage,
Avec amour tu combattras pour eux.

Fille de Dieu, Fille de France,
Oui nous gardons en notre coeur
Ta devise, notre espérance,
"Jhésus, Maria ! Vive Labeur !"

16 mai 1915.

Consolations

Cor Jesu, fons totius consolationis, miserere nobis.

Ce qui nous fait du bien, Jésus, c'est ta parole,
Qui toujours nous bénit, nous soutient, nous console,
Qui murmure tout bas, au fond de notre coeur,
Ces mots dont nul accent n'approche la douceur.

Ce qui nous fait du bien, c'est Toi, dans cette Hostie
Que ton amour rêva pour nous donner la Vie ;
C'est te savoir à nous, immolé sur l'autel,
T'adorer, te servir, en attendant le ciel.

Ce qui nous fait du bien, c'est même la souffrance,
Quand nous avons en Toi placé notre espérance,
Car souffrir nous fait grands, et c'est par la douleur
Que nous continuons ton oeuvre, ô Rédempteur.

C'est tout ce qui nous rend plus unis et plus frères,
C'est la tendre pitié donnée à nos misères,
C'est le coeur qui comprend nos chagrins, nos désirs,
Et sème sous nos pas de délicats plaisirs.

C'est ton divin regard, c'est ton divin sourire,
Cachés dans le rayon, dans la fleur qu'on admire,
Dans le calme des nuits, dans la beauté du jour.
Jésus, fais-nous ce bien, au nom de ton amour.

Fête du Sacré-Coeur,
11 juin 1915.

Ah ! Les chats !

De ces chats jaunes, noirs et gris,
Ces Ginger, Taby, Mistigris,
Dont nos deux cours sont infestées,
Quand donc serons-nous délivrées ?

On a beau leur crier : Fut ! Fut !
Ils sont là toujours à l'affût,
Tout prêts à faire leurs victimes
De nos charmants oiseaux ;—quels crimes !

On court après, montrant le poing,
Vite ils détalent jusqu'au coin,
Et là, chaque fripon s'arrête
Et prend son air de pauvre bête.

Puis ils reviennent deux à deux
Tranquillement, comme chez eux,
Et vont jouer dans le parterre.
Ah ! contre tous ces chats, que faire ?

A qui sont-ils ? Nul ne le sait.
Chacun plus que son frère est laid ;
Un juif errant, sans sou ni maille,
Qui juste vit, vaille que vaille.

S'ils étaient nôtres. . . on sait leur sort ;
Mais nous n'osons causer leur mort,
Et n'avons point droit de les vendre.
Vingt-cinq sous à qui vient les pendre !

20 juin 1915.



Excuses

A nos élèves et amies.

Si vous saviez, Mesdemoiselles,
Ce qu'il nous faut vous confesser !
Hélas ! Ces lignes pourront-elles
Auprès de vous nous excuser ?

Vous souvient-il des marguerites
Qu'on vous offrit, un soir de juin ?
Encore en plants, toutes petites,
Et venant de notre jardin ?

Nous étions fières d'elles, certes,
Et nous rêvions avec plaisir
Au jour où sur les tiges vertes
Les fleurs viendraient s'épanouir.

Seraient-elles blanches ou roses ?
Ferait-il assez de soleil ?
Ah ! l'on pensait à bien des choses
Devant ce jardin sans pareil.

Et parmi vous plusieurs peut-être
Arrosaient aussi chaque jour
Leurs pieds de fleurs sur la fenêtre.
Hélas ! Hélas ! quel vilain tour !

Et que souvent les apparences
Nous attrapent dans leurs filets !
Ces objets de nos espérances
Etaient. . . de vulgaires navets.

Adieu les belles fleurs rêvées
Dont on se réjouissait tant.
Toutes mortes sans être nées !
Avouez-le, c'était vexant.

Parmi les choses inédites
En fut-il de pire jamais
Que de semer des marguerites
Et recueillir. . . de sots navets ?

Pardonnez-nous cette méprise
Et peut-être, quelque beau jour,
Dieu permettra qu'une sottise
Nous donne des fleurs, en retour.

19 juillet 1915.

Rêves vivants

A Gaétane de Montreuil, en réponse
à "Les Rêves morts."

Un jour j'ai contemplé tout le monde des âmes,
Les saints et les pécheurs, les grands et les petits,
Les sceptiques railleurs, les coeurs brûlants de flammes,
Les morts vivants, au désespoir réduits.

Et d'En-haut m'est venu comme un appel sublime :
"Pour eux tous, donne-toi ; pour eux tous, vis et meurs.
"Marche comme le Christ vers le bas, vers l'infime,
"Pour l'élever au prix de tes douleurs."

Le rêve s'est formé, je le cache en moi-même,
Non dans la froide nuit du lugubre tombeau,
Mais dans un ciel riant, où le soleil que j'aime
Fait resplendir le bien, le vrai, le beau.

Parfois à l'horizon s'élève la rafale,
Et son cortège noir menace mon ciel bleu.
Elle passe, loin d'être à mon rêve fatale,
L'ayant porté plus près de Dieu.

O vous tous qui pensez, vous qui cherchez la route
Qui soustrait au malheur et son austère loi,
Pourquoi des rêves morts, fils d'erreur et de doute ?
Ils vivraient tous, si doux, nourris de foi !

18 juillet 1915.

Assomption

"Quae est ista quae ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhae."

Dans les parfums d'encens, les rayons et les flammes,
La plus sainte des saints, la plus belle des femmes,
Franchissant lentement l'infini du ciel bleu
Monte vers Dieu.

Des anges sous ses pieds, des anges autour d'elle,
Des anges par légions, des chants et des bruits d'aile,
Comme en ces nuits, jadis, où les cieux descendus
Veillaient Jésus.

Ah ! si ce doux Jésus n'avait quitté la terre
Et ne tendait les bras à sa divine Mère,
N'aurait-elle pour nous, les fils de ses douleurs,
Au moins des pleurs ?

N'aurait-elle un adieu, quelque sainte parole,
Que le temps redirait à ce monde frivole
Pour faire aimer la paix, la vertu, le devoir,
Donner l'espoir ?

Mais non ; humble en sa mort comme humble fut sa vie,
Dans le transport d'amour de son âme ravie,
Elle s'en va, les yeux fixés sur l'Eternel,
Dans le beau ciel.

Salut, Reine des Saints ! Salut, Reine des Anges !
Recevez la couronne, entendez les louanges
Que réservait pour vous le Dieu de charité
Et de bonté.

Vous êtes pour toujours "puissance suppliante ;"
Comblez de vos bienfaits l'humanité souffrante.
Mère, pour qu'à la mort le Juge nous soit doux,
Priez pour nous.

15 août 1915.



Petit Billet

Vous me demandez, Madeleine,
Comment se portent les navets ?
Hélas ! répondrai-je avec peine :
Mal, très mal ! Complet insuccès !
Légers et secs comme une éponge,
Ils ont au coeur, les malheureux,
Un ennemi qui ronge et ronge
Sans la moindre pitié pour eux.
Les feuilles encore étaient belles,
Et voici que dernièrement
Les chenilles, non moins cruelles,
Ont fait leur oeuvre lentement.
Sans doute que les marguerites
Auraient subi le même sort.
J'en suis sûre, avec moi vous dites :
"Mieux valait des navets encor !"

18 août 1915.

Quand même

Le géant des forêts, par un effort suprême
De ses rameaux crispés, de son suc généreux,
Résiste à la tempête et regarde les cieux
Quand même !

Le petit grain de blé que le moissonneur sème
Se cache de longs mois réduit presque à néant ;
Tout lui parle de mort, mais il vit cependant
Quand même !

Blessé dans le combat, l'oeil hagard, le teint blême,
Le soldat voit son sang goutte à goutte couler.
Qu'importe ? Jusqu'au bout il veut marcher, lutter,
Quand même !

Et nous, si quelque jour le Seigneur qui nous aime
Semble nous écraser sous le poids des douleurs,
Humbles, soumis et forts, espérons en nos coeurs,
Quand même !

14 septembre 1915.

La pieuse veille

Le voile de la nuit dans l'ombre se déplie,
Les étoiles du ciel allument leur doux feu,
Au pied du Crucifix la religieuse prie
Et tout son coeur monte vers Dieu.

"Pardon, Seigneur, pardon, pour le monde coupable,
Pour vos pauvres enfants séduits par le démon,
Pour ceux qui loin de vous trouvent le vice aimable,
Pour tous, Seigneur, grâce et pardon !

"Seigneur, souvenez-vous que nous sommes faiblesse !
Encouragez le juste et guidez l'innocent !
Ayez pitié de nous, ô Coeur plein de tendresse,
Par votre amour, par votre Sang !

"S'il vous faut ici-bas de nouvelles victimes
Pour gagner le salut des pécheurs malheureux,
Seigneur, je suis à vous, vengez sur moi leurs crimes,
Je veux prier, souffrir pour eux !

Riche de pauvreté, je n'aurai sur la terre
De trésor que Vous seul et de bonheur qu'en Vous,
En attendant le soir où fermant ma paupière
Je vous verrai, Divin Epoux !"

Dans l'ombre de la nuit longtemps ensevelie
Comme une étoile d'or qui brûle d'un doux feu,
Au pied du Crucifix la religieuse prie,
Et vers son coeur s'incline Dieu !

19 septembre 1915.



Ce que dit la feuille morte

Quand sous le souffle de l'automne
La nature en pleurant frissonne
Comme celui qui va mourir,
Passant, ne dis pas "Que m'importe ?"
Mais écoute la feuille morte
Qu'à tes pieds laisse le zéphir.

Elle murmure : "Ami, la vie
Te sera comme à moi ravie,
Bientôt s'ouvrira le tombeau ;
Pour le ciel si ton âme est prête,
Vaillant chrétien, lève la tête,
Souris à ton second berceau.

Sous le gazon des champs funèbres
Et dans l'abîme des ténèbres
Ne cherche pas les pauvres morts.
Ne vois plus le vase fragile,
Qu'il soit de cristal ou d'argile,
Mais l'âme et ses divins transports.

Comme un soleil qui vient d'éclore,
Annoncé par la douce aurore,
Le ciel s'ouvre au juste mourant ;
Quand Dieu nous offre sa lumière,
Pourquoi regretter la poussière,
Pourquoi s'attacher au néant ?

"Mais comment laisser ceux que j'aime
Depuis longtemps plus que moi-même ?
—En Dieu tu les trouveras tous.
—Est-on sûr de ces espérances ?
—Plus sûr encor que des souffrances
Qui chaque jour fondent sur nous."

Ame du juste, sois fidèle,
Et le temps viendra de son aile
T'ouvrir le céleste séjour.
La feuille meurt, jaunit et tombe,
Ici-bas tout va vers la tombe.
Mais toi, vers l'éternl amour !"

14 octobre 1915.



A Notre-Dame du Rosaire

Comment passer ton mois, Vierge du St Rosaire,
Sans dire le doux mot de l'enfant à sa mère :
"Je t'aime !" O toi qu'en vain nul jamais ne pria,
Montre-nous le pouvoir de l'Ave Maria.

La vie est un long fil ralliant des mystères
Qui ressemblent souvent à ceux de nos Rosaires ;
La joie est au berceau, puis s'en vient la douleur,
Mais rares sont les jours de gloire et de bonheur !

15 octobre 1915.



A Notre-Dame de Sabattus

Tandis que tout au ciel est paix et harmonie,
Qu'ici-bas nous rêvons de bonheur éternel,
Reine de tous les Saints, je viens à toi, Marie,
Accueille ton enfant au pied de ton autel.

Nous finissons ton mois, ce mois du St Rosaire
Qui nous dit tour à tour ta joie et tes douleurs,
Ce mois où tu souris à notre humble prière,
A ces Ave, plus doux que le parfum des fleurs.

Sur ce modeste lieu, Vierge compatissante,
S'est arrêté souvent ton regard plein d'amour,
Et la grâce a jailli comme jaillit, ardente,
La lumière du ciel au matin d'un beau jour.

Au pauvre moribond dont la si triste plainte
Demeurait sans secours perdue au fond des bois,
A ces adolescents que jamais une eau sainte
N'avait marqués au front du signe de la croix,

N'as-tu pas envoyé celui dont la parole
Apportait le pardon et promettait le ciel ?
N'as-tu pas fait goûter la bonté qui console
Et les touchants bienfaits d'un amour paternel ?

Pour toutes ces faveurs, pour celles dont les Anges,
Tes discrets confidents, gardent le souvenir,
Je veux t'offrir ici mon tribut de louanges,
Et du fond de mon coeur, O Vierge, te bénir !

En la fête de la Toussaint, 1911.

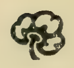


A propos d'airelles.... ou "atacas"

Dans le si beau pays de Suisse
L'edelweiss aux fleurs de velours
Sourit aux bords du précipice
Et résiste aux plus mauvais jours.
Plantes et fruits y font merveille ;
Et pourtant la Suisse n'a pas
Cette belle graine vermeille
Qui porte le nom d'atacas.
Or, une charmante Suissesse
Est des nôtres depuis un mois ;
Rien ne coûte à sa gentillesse
Quand elle a dit : "Comptez sur moi."
On osa donc, chose inouïe,
Lui demander un beau matin
D'aller vite à l'épicerie
Acheter quelque mets surfin
Et puis des atacas. . .Surprise !
"Des quoi ?. . .Plaît-il ?. . .Qu'est donc cela ?
—Des fruits gros comme une cerise,
Demandez, l'on vous servira !"
Elle s'en va, pensant en route :
"C'est drôle, en Suisse on n'en a pas ;

"Ce doit être mauvais, sans doute,
"Des a. . .des o. . .des ocatas !
"Est-ce le nom ? Bon, je m'embrouille,
"Est-ce ocatas ? Est-ce acatos ?
"Vraiment ma mémoire se rouille ;
"Mais aussi, tous ces mots nouveaux !"
Enfin voici la messagère
Chez Pinard, où l'on vend de tout !
Elle s'explique à sa manière,
Glisse le mot. . .entre deux toux !
On comprend, la chose est réglée,
Et l'on rit, vous n'en doutez pas,
En mangeant la tarte dorée
Aux at. . .aux ot. . .aux atacas !

12 novembre 1915.



Pensées intimes

Je voudrais par le monde errer comme un esprit,
Et pouvoir mesurer tous les besoins des âmes ;
De celles que tout lasse et que le bonheur fuit,
Pauvres fleurs sans parfums, pauvres foyers sans flammes;

De celles qui n'ont pas pour éclairer leurs jours
Le bon coeur d'une mère ou d'un ami sincère ;
De celles que le mal sollicite toujours,
Et pour qui la vertu n'est que vaine chimère.

Et parmi tous ces deuils j'aimerais rencontrer
Celle qu'aigrit ainsi la plus dure souffrance,
Celle qui laisse au flot le soin de l'emporter,
Qui ne garde plus rien, pas même l'espérance !

Je ne chercherais pas dans nos humains propos
Ce qui peut apaiser cette douleur sans trêve ;
Un étrange mystère enveloppe ces maux,
Il faut pour les panser la douceur d'un beau rêve.

En désignant le Christ, je lui dirais : "Ma soeur,
Au nom de ton salut, lève les yeux, regarde !
Est-il une douleur semblable à sa douleur ?
Est-il une brebis qui ne soit en sa garde ?

Lève les yeux sur lui, regarde-Le, Lui seul !
Il est l'amour immense et la miséricorde ;
Il ranime le mort glacé sous un linceul,
Il n'est pas de pardon que sa bonté n'accorde.

Ton âme est un rayon de sa divinité,
Il aime son ouvrage en toi, sa créature,
Il t'a promis la gloire et l'immortalité,
Regarde-Le ! Lui seul te rendra belle et pure !

Et puis, quand l'Au-delà te sera dévoilé
Et que tes yeux verront la fin du grand mystère,
Tu béniras le jour où ton coeur immolé
Méprisa pour son Dieu les choses de la terre !"

* * *

Je ne puis par le monde errer comme un esprit,
Mais les anges gardiens savent trouver les âmes.
Allez, doux messagers, et portez cet écrit
Au pauvre coeur dont vont bientôt mourir les flammes !

16 novembre 1915.

En la fête de l'Immaculée

La neige doucement cette nuit est tombée,
Tout brille de l'éclat de son chaste manteau ;
La terre pour fêter la Vierge Immaculée
A mis son ornement le plus pur, le plus beau.

O Vierge, à votre tour, donnez-nous un coeur d'ange,
Tout blanc comme la neige, odorant comme un lys ;
Et si jamais le mal nous souille de sa fange,
Priez, priez pour nous Jésus, votre Doux Fils.

De pardon en pardon nous monterons aux cîmes,
Où la neige toujours brille sous le beau ciel,
Où l'aigle prend son vol au-dessus des abîmes
Et fixe le soleil, ombre de l'Eternel.

8 décembre 1915.

Le sourire de l'Enfant Jésus.

Au Cercle Jeanne d'Arc,
Pensionnat du Sacré-Coeur,
Ottawa.

Cette histoire qu'on va conter,
Chères enfants, est-elle vraie ?
Mieux vaut ne pas le demander,
Prenez-la comme elle est donnée.
Elle remonte à ce beau temps
Où Dieu multipliait sur terre
De ces prodiges éclatants
Qu'auréolait quelque mystère.
Ce temps où la foi des chrétiens
Etait par-dessus tout ardente
Et comptait parmi les seuls biens
Le bonheur de l'âme fervente.

C'était donc dans cet Autrefois,
Sous le bel azur d'Italie ;
On fêtait Jésus, Roi des Rois,
Le Bambino, né de Marie.
Or, il était un vieux moustier
Sur le sommet d'une colline
Où le rameau de l'olivier
S'offrait à la brise marine.

Qu'il faisait bon en ces hauts lieux !
Loin étaient les pleurs de la terre,
Et tout près le bonheur des cieux !

La chapelle du monastère
Avait pour plus riche trésor
Un Enfant Jésus tout en or.
Tous les cent ans, dit la légende,
Ce Doux Enfant récompensait
D'un sourire certaine offrande.
Mais laquelle ? Nul ne savait.

Et c'était la centième année,
Et c'était le jour de Noël !
La colline était sillonnée
De gens se rendant à l'autel
Porter au Bambino l'offrande
Que chacun jugeait en son coeur
Et la plus belle et la plus grande.
Pour le sourire du Sauveur
Qui devait combler de délices,
Qu'on aurait fait de sacrifices !

Les plus humbles portaient des fruits,
De grandes nappes bien tissées,
Le blanc fromage des brebis,
La dentelle faite aux veillées.

Les nobles seigneurs des castels
Avaient leur escarcelle pleine
De beaux écus ; les damoisels,
Des colliers, comme pour leur reine.
Les châtelaines s'avançaient,
Gravement , faisant révérence,
Et près de l'Enfant déposaient
Quelque objet de magnificence :
Un médaillon qu'avait ouvré
Le vieil abbé d'un monastère,
Un velin tout enluminé,
Ou la plus superbe bannière.

Chacun avait fait son présent
D'un coeur difficile à décrire.
Mais à nul le Divin Enfant
N'avait encor daigné sourire.
Noël allait-il donc passer
Sans le signe de bienveillance ?
Quel péché pouvait irriter
A ce point le Dieu de clémence ?

Soudain s'avance vers l'autel
Une ravissante fillette.
Elle était pure comme un ciel,
Et simple comme la fleurette ;

Elle n'avait rien dans la main
Car sa misère était profonde ;
Mais elle aimait l'Enfant Divin
Bien plus que toute chose au monde.
Elle se mit donc à genoux
Au pied de la très sainte image ;
Jamais un regard aussi doux
N'avait brillé sur son visage ;
Puis de sa main elle envoya
Un tendre baiser. . . O délire !
La foule en transport éclata,
Car Jésus venait de sourire !

15 décembre 1915.



Nos Anges de Noël

Noël ! Voici Noël ! Les célestes phalanges
S'inclinent vers la terre et cherchent les berceaux.
Noël, petits enfants ! Vous êtes nos doux anges,
Chantez au Dieu naissant des cantiques nouveaux.

Noël ! Noël ! Noël ! à grandes envolées
S'échappent des clochers les carillons joyeux,
Mais rien ne vaut, enfants, vos notes gazouillées,
Louanges de coeurs purs, montez, montez aux cieux !

Noël ! ô blanc Noël ! la neige étincelante
Tombe et change l'azur en vaste champ de fleurs ;
Mais bien plus blanche encor est votre âme innocente,
Et Jésus trouve en vous d'ineffables douceurs.

Noël ! Vive Noël ! O touchante harmonie
Qui mêle aux cieux la terre et le pécheur au saint !
Pour vous, petits enfants, que tout chante et sourie,
C'est votre fête, à vous, comme à l'Enfant Divin !

Quand Noël est passé, les célestes phalanges
Remontent vers l'azur ; mais chaque jour plus beaux
Restent pour nous aimer tous nos chers petits anges,
Et c'est toujours Noël sur le bord des berceaux.

Noël 1915.

Portrait d'enfant

D'après la photographie de
Mlle Frances Smyth.

A quel objet aimé souris-tu, ma mignonne ?
Est-il de notre terre ou brille-t-il aux cieux ?
Tu le trouves bien beau, car dans tes yeux rayonne
Ce regard si charmant qui trahit les heureux.

J'aime à m'imaginer la musique argentine
De ton gazouillement tout prêt à s'échapper.
J'aime tes petits bras serrés sur ta poitrine
Et ton pied mal posé qui voudrait remuer.

Petit être si doux et si fragile encore,
Tu sèmes sur tes pas l'amour et le bonheur.
Tabernacle vivant du grand Dieu que j'adore,
Enfant, premier éclat de la vie en sa fleur !

Reste, reste longtemps innocente et joyeuse,
Fais luire autour de toi le soleil du printemps,
Jusqu'au jour où Frances, à son tour moins heureuse,
Jouira comme nous en voyant un enfant.

Janvier 1913.

Coquinet

Nous avions trop médit des chats ;
Ils avaient fui notre demeure.
Et voilà que d'horribles rats
Nous visitaient presque à toute heure.

Dès l'aurore du premier jour
De la toute nouvelle année,
Un petit minet, un amour,
Vint solliciter son entrée.

Ah ! quel émoi dans la maison !
C'était à qui lui ferait fête ;
L'appellerait du plus beau nom !
C'est qu'il n'a pas du tout l'air bête,

Ce Coquinet ! et sans le noir
Dont le charbon toujours le souille,
Il serait bien gentil à voir !
Mais sachez qu'on le débarbouille,

Qu'on le pare de beaux rubans,
Des rouge vif, des bleus, des roses ;
Qu'on lui tend des bras caressants,
Qu'on lui donne de douces choses,

Qu'on rit aux larmes tous les jours
De ses jeux, de ses cabrioles,
De ses incomparables tours,
De ses soudaines courses folles ;

Qu'on le fait jouer du piano,
Et qu'il trace des hiéroglyphes !
Mais Coquinet, ce cher, ce beau,
Pourquoi faut-il qu'il ait. . .des griffes ?

Il nous fait songer au plaisir,
Qui tout en caressant nous blesse ;
Et parfois l'on pourrait mourir
De cette blessante caresse !

10 janvier 1916.



Le Credo de l'âme qui lutte

Je crois en toi, doux Christ, je crois à ce mystère
De ton infinité réduite à mon néant ;
Et je veux consacrer mon âme tout entière
A suivre l'Idéal que tu me fis si grand.

Je crois que rien ne vaut ici-bas la souffrance.
Je crois que tu nous fais un indicible honneur
Lorsque tu nous ravis la moindre jouissance
Et marques tous nos jours du sceau de la douleur.

O toi qui soulevas tant d'amour et de haine,
Toi le Juste, le Saint, qui fus moqué, trahi,
Je crois qu'il faut bénir ta bonté souveraine
Lorsque tu nous prends tout, jusqu'au dernier ami ;

Ton miracle d'amour fut une oeuvre manquée.
O Dieu, comme un pécheur tu mourus sur la Croix !
Lorsque de mes rivaux je serai la risée,
Alors tout ira bien ; oui, Seigneur je le crois.

Et si, portant le joug de l'humaine faiblesse,
Je défaille parfois en mon rude chemin,
Je chercherai ton Coeur rayonnant de tendresse
Et je croirai toujours à ton pardon divin.

Quand finira pour moi la lutte de la vie,
Après t'avoir cherché, suivi dans la douleur,
Mon âme dans le ciel à ta sainte Ame unie
Enfin triomphera... Je le crois, doux Sauveur !

En l'octave de l'Epiphanie
13 janvier 1916.

Sur l'incendie du Parlement d'Ottawa

A M. Albert Sévigny, Orateur de la Chambre des Communes.

Il était imposant, ce superbe édifice,
Comme un temple de l'art, comme un palais de roi ;
Ses voûtes abritaient une brillante lice
Où le choc des partis faisait naître la loi.

Tout à coup dans le ciel s'élève une fumée,
Puis une immense flamme aux sinistres lueurs,
Et l'aile de la Mort, à l'instant déployée,
Vient planer sur ces lieux, semant d'affreux malheurs.

L'espace d'une nuit, la ruine est achevée ;
Il ne reste plus rien du Parlement si beau,
Que les murs revêtus d'une couche glacée,
Sorte de blanc linceul jeté sur un tombeau ;

Car là, sous les débris, les restes de sept vies
Viennent de s'endormir du sommeil éternel ;
Victimes du malheur, si Dieu vous a choisies,
Puissiez-vous déjà voir les beautés de son ciel !

Et s'il vous est permis d'avoir pour nos misères
Un regard de pitié, de tendresse et d'amour,
Veuillez nous obtenir les grâces salutaires
Qui guideront nos pas vers le divin séjour.

Nous voyons à regret les ravages des flammes ;
Faites-nous bien sentir que plus tristes encor
Sont les ruines du mal, du péché dans les âmes,
Et que la vertu seule est pour nous un trésor.

Priez pour qu'à l'objet de cette triste vie
Nous donnions chaque jour au moins un souvenir ;
Pour que nous ayons tous une douce agonie
Et qu'ayant bien vécu, nous sachions bien mourir !

En souvenir du 3 février 1916.



Ex-Coquinet

Le croirez-vous, ami lecteur ?
Ce Coquinet dont la Revue
Vous faisait un portrait flatteur
Est parti, pour cause inconnue !

Il n'a pas informé du lieu
Où le conduisaient ses caprices ;
Il n'a pas dit un mot d'adieu,
Pas même à ses adulatrices !

L'une d'elles pourtant, un jour
L'a rencontré dans notre rue ;
Mais cet ancien petit amour
Hélas ! ne l'a pas reconnue !

Fi ! que c'est laid pour un minet !
Aussi sa mémoire est flétrie.
Va ton chemin, ex-Coquinet,
Bonne chance en ta courte vie !

20 février 1916.

Ciel de France

J'aime à me rappeler, beau ciel de la patrie,
Ton azur transparent, ta coupole infinie,
Et le riant aspect que donne ton soleil
A ce qu'il vient dorer de ses flots de vermeil.

Le ciel de l'Italie, en sa gaze légère,
Semble fait pour flotter sur une belle terre,
Pour limiter ses chants, ses parfums, ses rayons,
Adoucir le contour de tous ses horizons.

Mais en te regardant, ô ciel bleu de la France,
Quelque chose en nos coeurs nous parle d'espérance
Et de cet Idéal, et de ce Renouveau
Qui nous fait aspirer plus haut, toujours plus haut.

* * *

Que vas-tu devenir, ô mère généreuse,
Toujours dans ta douleur et grande et glorieuse ?
Là-bas sur la frontière est un immense autel,
Mais toi, pour chercher Dieu, regardes-tu le ciel ?

Le rouge de ton sang se mêle au bleu limpide ;
Ajoutes-y le blanc de cette foi candide
Dont tes aïeux jadis se faisaient un honneur,
Et redeviens chrétienne au profond de ton coeur.

Terre de Jeanne d'Arc et terre de Marie,
Tu dois être à jamais la nation bénie,
Et puisqu'il est si beau, ce côté de ton ciel,
Pour l'autre, à deux genoux, implore l'Eternel.

18 mars 1915.



"Mémère"

A tout un groupe de jeunesse
Il fallait l'ombre des vieux ans,
Et les conseils de la sagesse
Donnés par les chers grands-parents.

C'est pourquoi nous avons Mémère,
Vivant à notre humble Foyer,
Aimable à tous, pouvant tout faire,
Ne rêvant que se dévouer.

Elle sait, comme un bon génie,
Réparer nos petits méfaits,
Sans crier contre la folie
De ceux qui ne sont pas parfaits.

Voici cette vitre cassée,
Vite, Mémère a du papier,
Et la brisure est bien cachée,
En attendant le vitrier.

"Qui donc n'a pas fermé la porte ?
N'est-ce pas ennuyeux, vraiment ?"
Mémère dit : "Allons qu'importe ?"
Et la ferme tout doucement.

"Il fait plus froid qu'en hiver même !
Cela va-t-il bientôt cesser ?"
Mémère dit : "C'est le Carême !
Bon moyen de nous renoncer !"

En travaillant Mémère chante
Quelque prière au Sacré-Coeur.
Et sa faible voix est charmante,
Car elle est pleine de ferveur.

Trottant partout, agile et frêle,
Elle sème dans la maison
Cette vertu surnaturelle
Dont le contact nous est si bon !

En lisant ce portrait, Mémère
N'aura garde de s'indigner,
Mais dira d'un accent sincère :
"Que je voudrais lui ressembler !"

18 mars 1916.

Sur la tulipe "Murillo"

A Madame C. E. Saunders,
Ferme Expérimentale, Ottawa.

"Murillo" va mourir comme meurt toute chose ;
Mais avant qu'ait pâli son auréole rose,
Que de son beau calice ait fui le frais parfum,
Et que bien tristement soient tombés un à un
Les pétales fanés sur la feuille jaunie,
Je voudrais réunir, petite fleur amie,
Les charmes délicats dont tu nous fais jouir
Et les conserver tous en un doux souvenir.

Te voir, c'est savourer un merveilleux poème
Dont l'auteur a signé le nom de Dieu lui-même ;
Où tout parle de joie et de paix et d'amour,
De la seule Beauté qui ne finit un jour
Et dont toute beauté sur cette pauvre terre
N'est qu'un pâle reflet, qu'une ombre passagère.
O Dieu ! soyez béni d'avoir semé de fleurs
Le sol de notre exil, le lieu de nos douleurs !

Avec cette beauté qui s'offre et qu'on admire
N'as-tu de la bonté le radieux sourire ?
Pour te faire grandir, ô fille du printemps,
Et t'envoyer à nous, que de soins vigilants
Ont reçus chaque jour tes tiges encor frêles,
Les préservant du froid aux morsures cruelles.
O Dieu soyez béni d'avoir formé des coeurs
Qui savent sur nos pas faire naître des fleurs !

"Murillo" va mourir comme meurt toute chose ;
Mais avant qu'ait pâli son auréole rose,
Que de son beau calice ait fui le frais parfum
Et que bien tristement soient tombés un à un
Les pétales fanés sur la feuille jaunie,
Je voudrais présenter, petite fleur amie,
A celle qui par toi sut nous faire plaisir,
La fleur qui ne meurt pas, la fleur du souvenir.

1er avril 1916.



La légende de la Pâquerette

A Mlles Marguerite Moyneur
et Diane Lachance.

Vous qui cueillez la blanche pâquerette,
Connaissez-vous le touchant souvenir
Dont la légende entoure la fleurette ?
C'était au jour où le Divin Martyr
Montait pour nous le chemin du Calvaire ;
Il n'était plus que l'Homme de douleur.
Des pleurs de sang tombaient de sa paupière,
Des flots d'amour s'échappaient de son coeur.
Près du sentier qui bordait la colline,
De belles fleurs souriaient au passant.
Jésus les vit et sa face divine
D'un doux rayon s'éclaira lentement.
"O vous, du moins, sur vos corolles pures
"Avez gardé le sceau du Créateur ;
"En souvenir du sang de mes blessures,
"Je veux sur terre une nouvelle fleur !"

La nuit de Pâques avait levé ses voiles,
Jésus vivant s'élançait du tombeau ;
Près du Calvaire une moisson d'étoiles
Semblait venir d'un firmament nouveau.
Calices d'or à blanche collerette
Couvraient le sol où le sang rédempteur
Avait jailli.—C'était la Pâquerette,
Née au désir de notre bon Sauveur.

12 avril 1916.

Résurrections

L'enfant

Sur la pauvre couchette, en la mansarde sombre,
Une mère se penche et cherche si la mort
N'est pas venue encor effleurer de son ombre
Le front de cet enfant qu'elle aime avec transport.

En un gai carillon l'Alleluia résonne,
Mais il est à son coeur comme un funèbre glas.
O ces êtres chéris, ces êtres que Dieu donne,
C'est bien mourir deux fois que subir leur trépas !

"Jésus ressuscité, pense la pauvre mère,
Oh ! laisse-moi mon fils, au nom de ton amour !
Toi qui du malheureux exauces la prière,
Marque de ce bienfait la gloire de ce jour !"

L'enfant ouvre les yeux, ils rayonnent la vie !
Qui donc en vain au Christ confia sa douleur ?
Mère, voici la joie en ton âme ravie,
Sonnez, cloches, sonnez ! Vive le Roi Vainqueur !

La jeune fille

Fraîche comme la fleur avec l'aurore éclose,
Madeleine sourit au limpide ciel bleu ;
Tout chante dans son coeur car elle a, douce chose,
Trouvé la grande paix de l'âme unie à Dieu.

Sur la table de chêne aux rayures nacrées
Gisent les souvenirs d'un passé tout mondain ;
Les livres mensongers, lettres, cartes dorées,
Mille objets, hier chéris, sont tout près de leur fin.

Un geste résolu, les voici dans les flammes,
Et Madeleine sent un immense bonheur.
Ah ! c'est qu'il est béni, l'Alleluia des âmes,
Sonnez, cloches, sonnez ! Vive le Roi Vainqueur !

L'aïeule

Assise en son fauteuil, plongée en un grand rêve,
L'aïeule entend l'écho de tous les carillons
Qui marquèrent un jour une riante trêve
A ces maux dont la vie a bordé ses sillons.

Elle ressent encor la touchante allégresse
De ces Alleluia que des êtres chéris
Chantaient avec bonheur au temps de sa jeunesse ;
Où sont-ils maintenant ? Dans la tombe endormis ?

Mais non ! Ils sont montés au Paradis des âmes
Que Jésus triomphant ouvrit pour les élus ;
Ils brûlent d'un amour aux éternelles flammes,
La douleur et la mort pour eux n'existent plus.

Et l'aïeule est émue en soulevant ces voiles ;
Elle prie. "O Seigneur, hâtez-vous de venir !
Dans mon ciel ont brillé les dernières étoiles,
J'attends l'Alleluia qui ne doit plus finir !"

* * *

Il est ressuscité, Jésus, notre espérance !
Il a vaincu la mort et brisé la douleur !
Sonnez, cloches, sonnez ! Que votre voix s'élance,
C'est Pâques ! Alleluia ! Vive le Rédempteur !

16 avril 1916.

Jour des Mères

Dédié à toutes les jeunes filles qui n'ont plus de mère ici-bas.

C'est le 14 mai, le jour de votre mère.
Avez-vous mis la fleur du tendre souvenir,
Rouge si le bon Dieu vous la garde sur terre,
Et blanche si la mort déjà vint la ravir ?

C'est à vous que je songe, ô pauvres orphelines.
Hélas ! que diriez-vous si l'ange du Seigneur
Qui garde les tombeaux, près des vertes collines,
Sur la mère qui dort déposait une fleur ?

Blanche pour toute enfant qui grandit noble et pure,
Dans la paix, dans l'honneur, sous le regard divin.
Rouge comme le sang qui sort de la blessure
Pour celle qui s'en va bien loin du droit chemin.

O mère ! si les pleurs en ta froide paupière
Pouvaient alors jaillir de honte et de douleur !
Et si ta voix pouvait crier de dessous terre :
"Mon enfant, que fais-tu de ta foi, de ton coeur ?

"Que fais-tu des vertus que je mis en ton âme
"Et que tu me promis de garder vaillamment ?
"As- tu donc oublié ? Voudrais-tu dans la flamme
"Où l'on souffre sans fin trouver ton châtiment ?

"Tu n'aurais plus jamais les baisers de ta mère !
"Je t'attendrais en vain à la porte du ciel !
"Mon enfant, à genoux ! Dans une humble prière
"Reviens au Dieu si bon, au bonheur éternel !"

Et sur le tertre vert si la fleur était blanche,
Quel murmure joyeux, chant d'espoir et d'amour,
Voix du coeur maternel qui doucement s'épanche,
Monterait de la tombe et dirait en ce jour :

"Enfant, je te bénis et de toi je suis fière !
"Reste, reste à jamais fidèle à ton devoir !
"Fidèle au souvenir, aux leçons de ta mère,
"Prépare le bonheur de l'éternel revoir !"

14 mai 1916.



Noces d'Or

A M. et Mme O. Durocher.

Cinquante ans ont passé sur la belle journée
Qui vous vit à genoux au pied du saint autel,
Consacrer cette foi l'un à l'autre jurée,
Et vous unir en Dieu pour la terre et le ciel.

Cinquante ans de vertu, d'honneur et de vaillance,
Soutenus noblement par de communs efforts.
Cinquante ans de bonheur ! Et si vint la souffrance,
Généreux et chrétiens, vous sûtes rester forts.

Après ces cinquante ans, votre foyer prospère
Voit des enfants chéris vous entourer d'amour,
Et des amis nombreux, au dévouement sincère,
Qui sont heureux et fiers de vous dire en ce jour :

"A vous nos meilleurs voeux, ô nos chers jubilaires !
De joie et de bonheur que Dieu vous comble encor,
Et qu'Il daigne accorder à nos humbles prières
Les noces de diamant après les noces d'or."

24 mai 1916.

Déçue

Je vois sur votre front un voile de tristesse
Et dans votre regard l'éclat mystérieux
Que donne la douleur mêlée à la tendresse
Quand on pleure "pour nous" et qu'on sourit "pour eux".

Vous paraissez douter de la parole humaine,
Douter de l'avenir et douter du présent ;
Du passé trop amer seul vous êtes certaine,
Et vous ne caressez que le regret cuisant.

Pour vous il n'est plus rien au détour de la route
Que l'abîme profond où viennent s'engloutir
Ces rêves d'avenir qui vous captivaient toute
Et l'intense bonheur dont vous alliez jouir.

De votre coeur si bon je comprends la blessure,
C'est le froid de la mort, le frisson de l'adieu,
La honte de sentir la perte d'un parjure
Et de n'oser encor vous confier à Dieu.

Courage ! Elle viendra, la minute bénie
Où tombant à genoux vous direz : "Père Saint,
"J'accepte de bon coeur les peines de ma vie,
"Tout me paraît sacré venant de votre main !

"Vous me faites passer par des sentiers étranges,
"Mais qu'importe, Seigneur, s'ils conduisent à Vous ?
"Pour guider tous mes pas vous avez mis des anges,
"Il est dur de souffrir, mais vous aimer est doux !"

Alors vous sentirez une paix infinie,
La gaîté renaîtra dans votre jeune coeur,
Votre ciel sera bleu, votre route fleurie,
Et vous croirez encore au terrestre bonheur.

20 mai 1916.



Prière du soir à Marie

O Vierge, il se fait tard, tout s'endort sur la terre ;
Peut-être le sommeil pour moi ne viendra pas.
Mets ta main sur mes yeux, comme une bonne Mère,
Ferme les doucement aux choses d'ici-bas.

De soucis, de chagrins, mon âme est fatiguée,
Le travail qui m'attend est là, tout près de moi ;
Mets ta main sur mon front, arrête ma pensée,
Doux sera mon repos s'il est béni par toi.

Pour que demain plus fort, ton humble enfant s'éveille,
Et reprenne gaîment le poids d'un nouveau jour,
Mets ta main sur mon coeur, que lui seul toujours veille,
Et redise à son Dieu son éternel amour.

Novembre 1911.

Confiance, Espérance et Vaillance

Réponse des femmes et des jeunes filles Canadiennes-Françaises aux femmes et aux jeunes filles de France.

Oui, nous le comprenons votre appel au courage,
Et l'amour du drapeau fait tressaillir nos coeurs.
Nous voudrions de la France aborder le rivage,
Aller baiser là-bas les chères trois couleurs,
Et nous mêler à vous pour vous prouver, ô soeurs,
Que nous le comprenons, cet appel au courage !

Lorsque les ennemis menaçaient vos frontières
Et qu'à tous ses enfants la France fit appel,
Nos jeunes Canadiens, nos amis et nos frères,
En bataillons sacrés, d'un geste solennel
Partirent au combat en regardant le ciel,
Puisque les ennemis menaçaient vos frontières.

De la France venait le sang pur de leurs veines ;
La France, cette mère au passé glorieux,
Cette terre des arts et des forêts de chênes
Où tout vrai Canadien doit chercher des aïeux,
Ils voulaient la sauver, et d'un coeur généreux
A la France ils offraient le sang pur de leurs veines.

Et du sang canadien la terre s'est rougie.
Ils sont nombreux nos morts et nombreux nos blessés
Tombés au champ d'honneur pour la vieille patrie ;
Tous leurs noms parmi nous sont immortalisés,
Et nos coeurs restent fiers plus encor que brisés
Si du sang canadien la terre s'est rougie.

Nous garderons toujours notre âme confiante,
La foi dans le succès, la foi dans l'avenir,
La foi que le malheur ne rend que plus ardente.
Ils l'auront, nos soldats, jusqu'au bout, sans faillir,
Ils sauront pour le Droit, la Liberté souffrir,
Car nous saurons garder leur âme confiante.

Comptez, comptez sur nous, ô chères soeurs de France,
Pour l'amour du drapeau, pour sa Garde d'Honneur,
Pour tout ce qui nourrit l'invincible espérance.
A travers monts et flots, en ces jours de malheur,
Nous vous tendons la main, nous ne faisons qu'un coeur,
Comptez, comptez sur nous, ô chères soeurs de France !

17 juin 1916.

Table des Matières

Page.

Page.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 07 06 06 024 9